Jean Mattern et *Les Bains de Kiraly* : la mémoire piétinée

Vincent Engel (Université de Louvain-la-Neuve)

En 2008, Jean Mattern, éditeur chez Gallimard, publie son premier roman chez Sabine Wespieser : *Les Bains de Kiraly*[1].

Le roman débute dans une perspective camusienne ; en effet, Camus rappelle, dans *Le mythe de Sisyphe*, combien le corps aura

[1] Pour celles et ceux qui n'auraient pas lu le roman, en voici le bon résumé fourni par le site Babelio : « Les Bains de Kiraly. Gabriel a bien tenté de croire au bonheur. Subjugué par Laura, il s'est arrimé à son rire et s'est employé à vivre au présent. Mais du jour où elle lui a annoncé qu'elle attendait un enfant de lui, il a pris la fuite, sans un mot... Quand, après des mois d'errance dans Londres, il échoue par hasard dans une synagogue, les chants des hommes l'apaisent, et libèrent enfin sa parole. Il se lance alors dans l'écriture de cette longue confession, où le silence et la culpabilité dansent un vertigineux pas de deux. De lui, de son enfance solitaire, de sa sœur aînée fauchée par un chauffard ivre, de ses parents murés dans leur deuil, de leur refus de rien lui révéler sur leur passé, il n'a jamais pu parler, ni à Laura, ni à son ami Léo. Jamais il n'a pu exprimer la vérité de ses sentiments. Et, si des mots il a fait son métier, c'est pour traduire ceux des autres, barricadé derrière une montagne de dictionnaires. Quand, à la faveur d'une rencontre des traducteurs de Thomas Mann en Hongrie, une clef de son passé lui est révélée dans un cimetière de Budapest, ses souvenirs se bousculent : les phrases murmurées par ses parents dans une langue étrangère, la saveur de la cuisine magyare, la fascination pour la littérature de la Mitteleuropa qu'avait su éveiller en lui le vieux libraire du pays champenois où il a grandi... Évoquant le désarroi existentiel et sentimental de cet homme fragile livré à lui-même, Jean Mattern écrit avec des accents justes et mesurés un lumineux roman des origines. »
https://www.babelio.com/livres/Mattern-Les-bains-de-Kiraly/88766

toujours sur l'esprit une longueur d'avance. L'incipit du roman insiste en effet sur cette corporéité :

> Un pas devant l'autre. Quoi de plus simple. On pose un pied, le talon d'abord, le déroule, l'autre pied se soulève alors, l'alternance est naturelle, et la mécanique du corps, parfaitement rodée. Aucune commande nerveuse complexe et aucun effort de notre volonté ne sont nécessaires afin de nous porter en avant. C'est heureux : il existe des buts que l'on n'a pas envie d'atteindre, et des chemins que l'on ne veut pas parcourir. (11)[2]

Ce chemin, que le corps connaît et accomplit, c'est celui du cimetière, et plus précisément celui de l'enterrement de Marianne, la sœur du narrateur, Gabriel. Et c'est « l'inconscience de [s]on corps » (11) qui lui permet de franchir cette distance qui le conduit à la tombe de Marianne.

À l'évocation du corps et de son inconscience, succède aussitôt la double problématique, étroitement liée, du souvenir et de la difficile acceptation du réel, laquelle est bien ce but que Gabriel n'a pas envie d'atteindre, ce chemin qu'il refuse de parcourir :

> Mon corps avait la mémoire des gestes à accomplir pour avancer, tenir debout. Pas moi. Je ne me souviens de rien. J'aimerais tant pouvoir refaire ce chemin, et cette fois, peser le poids de chaque foulée. Un pas après l'autre, sur le gravier, en regardant droit devant. *Il n'y aurait plus de cercueil de bois clair, mais je ferais comme si.* (11, je souligne.)

Revenir en arrière : le rêve impossible, que caresse déjà Momo dans *La vie devant soi*. Mais la vie est toujours devant soi, on ne peut rembobiner le film du destin, et le réel, pour le meilleur comme pour le pire, est ce qui est et ne peut pas être ce qui n'est pas. Il est unique, idiot pour reprendre l'expression de Clément Rosset.

Cet incipit pose l'enjeu du roman pour le narrateur protagoniste, son objectif : accepter (vivre avec) la mort de sa sœur Marianne – on suivra, en utilisant le schéma événementiel[3], les stratégies que Gabriel

[2] Pour les extraits du roman de Jean Mattern, je mettrai simplement le numéro de la page entre parenthèses, à la suite de l'extrait. L'édition de référence : Jean MATTERN, *Les Bains de Kiraly*, Paris, Sabine Wespieser, 2008, 133 p.

[3] J'ai développé ce schéma dans mon essai : *Fiction, l'impossible nécessité*, Hauvillers, Ker éditions, 2006, 201 p. Toute situation est composée de trois éléments : l'acteur (A), le contexte (C) et le fait (F). Face à un événement, tout acteur réagit. Cette réaction conduit

met en place pour tenter de réaliser cet objectif. Il présente également les deux autres personnages clés du récit : sa femme, Laura, et son meilleur ami, Léo. Le lieu enfin : Londres, loin de la Champagne où repose sa sœur. Londres, où il se cache, où il a fui.

La fuite : réaction ô combien fréquente face à un obstacle qui semble trop difficile à surmonter ! Suivant le schéma que j'ai développé, la fuite s'apparente évidemment à un déplacement : on change de lieu, ou d'acteur, mais le fait demeure. L'histoire de Gabriel montre que la fuite peut aussi être un piétinement :

> Abandonner Laura et laisser Léo sans nouvelles me parut la seule solution pour sortir de l'impasse. Ce fut une erreur. Je suis plus que jamais pris à mon propre piège. (13.)

Il a abandonné sa femme alors qu'elle vient de lui apprendre qu'elle est enceinte – plus précisément, comme on le verra, après avoir écrit un long mail à son ami Léo où il lui confie enfin, et partiellement, le secret de la mort de sa sœur, mail sur lequel Laura tombera par hasard, comprenant que son mari lui a au moins caché des choses, sinon menti.

Le début du roman coïncidant avec la fin (la construction narrative joue de l'analepse continuellement, pour avancer petit à petit en revenant de plus en plus loin en arrière), on pourrait établir le schéma événementiel général suivant :

<table>
<tr><td colspan="3">Situation 1</td></tr>
<tr><td>A1
Gabriel</td><td>F1
La mort de Marianne</td><td>C1
Londres</td></tr>
<tr><td colspan="3">Réaction : la fuite
⇓
Piétinement</td></tr>
<tr><td colspan="3">Situation finale (?)</td></tr>
</table>

à un des trois résultats possibles : le **piétinement** : la situation initiale reste inchangée (aucun des trois éléments ne change) ; le **déplacement** : l'acteur ou le contexte change, mais pas le fait (la fuite est un déplacement couramment utilisé) ; le **dépassement** : le fait est résolu et l'on peut passer à une autre situation.

J'ai mis un point d'interrogation après « Situation finale » car juste après ce constat d'échec, le narrateur, par une analepse, évoque un événement récent qui, on le verra, aura une importance cruciale : il est passé près d'une synagogue, *Beth Hamedrash* (autrement dit : « la maison de l'étude »), dans un quartier londonien proche de son nouveau domicile. Attiré, sans trop savoir pourquoi, il se rend à la synagogue pour l'office du Yom Kippour, le jour du Grand Pardon :

> J'ai observé le jeûne, et j'ai réussi à ne pas dormir pendant toutes ces prières que je ne comprenais pas très bien. Je crois que j'ai attendu un soulagement, que l'on m'enlève un poids de la conscience. Une sorte d'absolution. (13)

Ce n'est évidemment pas un hasard, comme nous le découvrirons plus loin, que Gabriel rentre dans une synagogue. Il ne sait pas pourquoi ? Disons plutôt qu'il s'efforce d'oublier pourquoi. Dans le schéma événementiel, voici comment on pourrait décrire ceci :

Situation 1 et (pré)finale		
A1 Gabriel	F1 La mort de Marianne	C1 Londres
Réaction : se rendre à l'office de Kippour ⇓ Déplacement		
Situation finale +1		
A1 Gabriel	F1 La mort de Marianne	C2 L'univers juif

On le découvrira plus loin, Gabriel est dans cette situation de piétinement parce qu'il ne parvient pas à parler, à dire la mort de sa sœur et le désastre que cette mort provoque en lui. Il n'a pu en parler avec ses parents, et il en a été autant incapable avec Laura. Elle l'a accepté avec son gros secret, dont elle ne connaît que les contours, mais l'annonce de la grossesse a provoqué un drame : Gabriel ne se sent pas capable d'assumer la paternité avec, sur sa tête, l'épée de Damoclès d'un décès possible de son enfant. Il ne veut pas donner la vie si l'absurdité de l'existence risque de la lui reprendre.

Toute sa vie, jusqu'au jour où il rentre dans la synagogue de *Beth Hamedrash*, est donc un piétinement : celui de l'indicible. Le

déplacement que constitue le fait d'aller assister à l'office de Kippour va rompre ce piétinement et permettre à Gabriel de renouer avec le processus du langage. Car si la vie de Gabriel, jusqu'à ce jour, est noyée dans l'indicible, le roman dont il assume la narration débute au lendemain de ce jour, ceci pour deux raisons qui sont liées.

La première est directement associée au motif de la fête juive : le Kippour est le jour du pardon. D'emblée, Gabriel le dit : sans doute cherche-t-il l'absolution. L'absolution est certes liée à la faute, mais plus encore au langage, car la faute doit être avouée, donc verbalisée, pour que le pénitent puisse recevoir la parole qui le pardonne.

Elle est également liée à la mémoire : pas de pardon sans mémoire. Contrairement à ce que l'on a coutume de penser, le pardon n'est pas un oubli. Il faut que le coupable se rappelle sa faute, l'avoue à l'offensé, et que les deux construisent un dialogue qui garantira la non-répétition de la faute.

Et l'évocation de l'office religieux conduit, en une même phrase, à celle d'un autre souvenir : ce n'est rien moins que le début du récit, le début d'un processus où, ayant dépassé le stade de l'inimaginable et de l'indicible (qui sont les deux premières étapes de l'élaboration narrative), Gabriel accède à la transmission de son expérience :

> Je me sentais seul au milieu de ces centaines d'hommes sous leurs châles de prière, et j'ai pensé à cette autre synagogue, à Amsterdam, que nous [Laura et lui] avions visitée ensemble. (13)

Et Gabriel évoque ce séjour à Amsterdam, trois mois après leur mariage. C'est l'occasion de présenter celle qu'il décrit comme « [s]on miracle à [lui] » (14) : une femme cultivée, spontanée, volontaire, qui le rend heureux et qui prend beaucoup de décisions à sa place. Grâce à elle, dit-il, il était « enfin sorti de la salle d'attente de [s]a propre vie » (15), phrase qui, à ce stade, ne s'explique pas encore vraiment – on comprendra plus loin qu'entre la situation 1 et la situation (pré)finale décrite dans le premier schéma, d'autres situations se sont inscrites, mais qui ne modifieront pas le résultat (pré)final de piétinement.

À Amsterdam, les deux jeunes mariés se retrouvent donc en train de visiter le Rijcksmuseum, seule volonté manifestée par Gabriel, à laquelle Laura accède de bonne grâce. Mais quelque chose se passe dans la salle des Rembrandt : glissant des *Drapiers* à *La ronde de nuit*, puis à *La prophétesse Anna*, puis *La fiancée juive* pour arriver à *Jérémie pleurant la destruction de Jérusalem*, Gabriel sent l'émotion le

gagner, jusqu'à le submerger. Or, où le conduit ce cheminement à travers des images ?

[METTRE LES REPRODUCTIONS DES TABLEAUX ICI]

On verra plus loin à quoi correspond chaque tableau, éventuellement, dans le récit que Gabriel a entrepris de sa vie. Ce qui est clair déjà, c'est l'évolution : les images nous racontent le passage de la vie séculière, marchande, « banale » vers le mariage (ce qui s'inscrit encore dans la normalité bourgeoise) mais surtout vers le judaïsme et le drame. Ce n'est pas un récit que Gabriel fait : il le reçoit par l'enchaînement des images (et notons qu'il choisit de les voir dans cet ordre, car rien, au musée amstellodamois, n'impose ce cheminement) et il interprète ces images, qui racontent somme toute des histoires précises, identifiables et identifiées, étrangères à Gabriel, en fonction de sa propre histoire.

Ce pourrait être pour lui, comme il le reconnaît au moment où il en fait le récit, l'occasion d'un dépassement. Laura, remarquant son émotion, lui demande ce qui se passe ; mais il se ressaisit et demande… d'aller visiter la synagogue portugaise :

> Elle ne me posa pas de questions. Je suis certain qu'elle était confiante, pensant que je finirais par avoir envie de lui expliquer pourquoi ce tableau de Rembrandt m'avait fait pleurer. J'aurais pu lui dire : « Tu sais, mon père, après la mort de ma sœur, il avait parfois ce regard, et sa tête posée exactement de cette manière dans sa main, le soir, quand il s'asseyait dans son fauteuil. Non, plutôt : quand il s'effondrait dans son fauteuil. Parfois il restait des heures comme ça, à regarder dans le vide. Enfin, cela me paraissait des heures. Ce regard, comme si sa vie était trop lourde à porter, comme s'il n'en pouvait plus. » Je ne dis rien : elle avait pris ma main, et cela suffisait pour chasser ces images de ma tête. […] Ce fut ma première esquive. Le début de ma fuite. (17-18)

Il aurait pu parler, mais il ne le fait pas. Pourquoi, alors que cela semble si simple, quand bien même la parole qu'il imagine (c'est le cas de le dire) – mais des mois plus tard – est hésitante, ne le fait-il pas ? C'est d'abord qu'il est encore englué dans les images ; l'élaboration narrative nécessite un passage mûri par les trois phases successives : images - mots - discours. Au Rijksmuseum, il est dans les images, il n'a pas les mots, et il ne peut certainement pas accéder au discours qui agencerait ces mots et ces images.

C'est en outre un discours qui ne dirait pas grand-chose : il ne ferait que substituer au tableau vu (le Rembrandt, *Jérémie pleurant la*

destruction de Jérusalem) un tableau décrit (le père pleurant la disparition de Marianne). Un père muet, incapable de parler, incapable de se libérer lui-même de ses propres fantômes, englué dans une image, ou pire encore, par un regard noyé dans le vide.

Un geste de Laura suffit à faire reculer cette possibilité de parole – c'est du moins l'excuse que donne Gabriel.

La narration revient alors à la cérémonie du Kippour. Gabriel envie ces hommes qu'il pense libres, prêts à « commencer une nouvelle année, lavés de tout péché » (P. 18). Cette possibilité lui est refusée parce qu'il est seul et qu'il n'a personne à qui demander pardon. Et la première à qui il devrait demander pardon n'est autre que Laura qui ignore tant de sa vie. Il énumère, comme autant de fautes, ces souvenirs tus (et pour cette raison devenus fautes), tout ce qu'elle ignore et qui va constituer le cœur de son anamnèse : l'oncle Jozsef, chez qui il passait ses vacances enfant et qui lui manque tellement ; la stèle de son grand-père découverte dans le cimetière de Budapest ; le silence de ses parents sur leurs origines :

> Tous ces points d'interrogation du passé que j'avais écartés d'un revers de la main… Je m'étais convaincu que mon amour pour Laura suffirait pour remplir les blancs d'une histoire que je ne voulais pas me raconter à moi-même.
>
> Et je ne sais même pas à qui demander pardon. (19)

Le silence est parfois une forme de parole. Un bavardage, un discours neutre qui permet de ne pas dire l'essentiel – l'indicible. C'est ce que Gabriel fera aussi avec Laura, déployant son érudition sur Rembrandt. Et c'est à cet instant qu'il dévoile un aspect particulièrement intéressant de sa vie : sa profession, construite sur un rapport au langage très particulier. Gabriel est, en effet, traducteur et auteur de traités de stylistique. S'il l'est devenu, c'est à cause d'une autre blessure liée à la langue : il n'a pas de langue maternelle. Ses parents, pour effacer leur passé, ne lui ont jamais parlé dans leur véritable langue, le hongrois. Il fallait oublier, tourner la page, s'assimiler. C'est, dans le schéma événementiel des parents, un autre exemple de déplacement par l'oubli, l'effacement des racines. Doté d'une oreille absolue, qui lui permet de rentrer dans la musique de toutes les langues, et d'une mémoire photographique (donc liée aux images), il se plongera dans l'apprentissage des langues étrangères et la lecture des dictionnaires, et offrira à ses parents la concrétisation de leur projet : une maîtrise parfaite du français.

Et c'est ici que surgit l'aveu capital :

> Mais cette langue [le français] ne devint jamais mienne, et la seule grammaire que je possède est faite de cette règle unique énoncée un jour par mon père : « Dieu a donné, Dieu a repris. »
>
> J'ai quitté Laura parce que ces six mots ne me permettent pas de vivre, d'être un père pour notre enfant. Ni un mari pour elle. Six mots ne suffisent pas pour aimer, et tous mes traités de stylistique ne m'aident pas à lui parler. (21-22)

Au-delà de la religion (dont elle est d'ailleurs le point de départ), cette « règle unique » rejoint l'angoisse existentielle fondamentale : pourquoi naître si c'est pour mourir ? Quelle est la justification de cette injustice ? Le langage, dès lors, est ce qui génère et formule l'angoisse sans pour autant être en mesure de la résoudre. Comme Dieu (si l'on en croit les mots des hommes), le mot donne et reprend. Il donne et reprend l'illusion : celle de faire comprendre ou d'avoir compris, de pouvoir transmettre une émotion, une expérience. Plus encore, il ne peut donner le récit que s'il reprend l'expérience vécue.

Mais le silence, conséquence du refus des mots, n'est pas une solution. L'homme est inscrit dans le symbolique et la difficulté du langage ne peut conduire qu'à une recherche de la meilleure maîtrise possible de ce langage. À cause de ce refus, Gabriel a fui Laura et ne connaît pas leur fils, qui a aujourd'hui sept mois. Ce fils, dont Gabriel ignore même le nom, « mérite mieux que [s]es silences et [s]es mensonges » (p. 22). Ce qui le conduit à tenir ce cahier, qui n'est autre que le roman que nous lisons.

L'écriture devient alors une référence et la métaphore de la vie. Songeant à sa grand-mère paternelle et sa propre sœur, toutes deux mortes prématurément, il compare leurs existences à des « récit[s] inachevé[s] », pour préciser aussitôt, en amplifiant les liens déjà établis entre grammaire, vie et religion :

> Les fragments me font horreur, et je ne parviens pas à me faire à l'idée que ces deux existences ont été interrompues. Cependant, je ne connais pas les lois qui me permettraient de comprendre ces fins précoces. Ma grand-mère est morte comme une syntaxe désordonnée, un enchaînement confus de trop de subordonnées, de parenthèses, points d'interrogation et tirets, comme une phrase mal agencée qui zigzague, pour aller nulle part. […] Quant à ma sœur, je ne réussis pas à déchiffrer son départ, aucune règle de grammaire ne vient à mon aide pour expliquer cette suite de

> phrases ordonnées, limpides et brèves pour la plupart, dont les interrogatives étaient presque absentes, suivies de ces terribles points de suspension. Puis, ce point d'exclamation aussi définitif qu'incohérent.
>
> Mon père tira une seule leçon de ces accidents de grammaire. Donner, puis reprendre. (23-24)

Le premier usage que Gabriel a fait de la langue, cependant, est à rebours d'un processus de mémoire : apprendre des langues étrangères en espérant que l'éloignement de la langue originaire permettrait d'effacer le passé. Donner une nouvelle vie en reprenant l'ancienne, en plongeant dans une langue totalement inconnue de ses parents. Il en vient même à les mépriser, sans comprendre pourquoi sa mère ne s'oppose pas à ses lubies, comme celles de passer son temps, y compris ses repas, à lire des livres en anglais. Comme quoi, la langue peut aussi être une fuite.

Il faudra une autre mort, celle de la grand-mère maternelle, pour que Gabriel comprenne que, dans une famille noyée dans le silence, toutes ces histoires de mots tus sont liées, inextricablement. En enterrant sa mère, la mère de Gabriel lui apprend que, lorsqu'elle était enfant, on lui interdisait de lire, activité qui était considérée comme une perte de temps. Et c'est l'idée de pardon qui ressurgit au détour de cette évocation :

> La mort n'avait pas effacé cette humiliation. On ne peut être en paix avec ceux qui oublient de demander pardon. (29)

Et les morts s'enchaînent, car c'est à nouveau le souvenir de la mort de Marianne qui surgit avec, cette fois, la confusion entre imagination et littérature, sous le sceau de l'inachèvement : en effet, cherchant à imaginer ce qu'il était en train de faire au moment où sa sœur était victime de son accident, il se souvient qu'il était occupé à lire un Agatha Christie – livre inachevé que, désormais, il n'achèvera jamais.

Il faut lire ces références multiples à l'inachèvement comme une réponse humaine à l'achèvement qui sous-tend la phrase biblique : Donner, reprendre. Celle-ci sonne comme un compte que l'on solde. Placer la mort et le récit que l'on peut en faire du côté de l'inachèvement – ce qui est contestable, évidemment, et ne peut se concevoir que grâce aux finesses du langage –, permet de tempérer, voire de saper ce que la phrase biblique a d'absolutiste : tout n'a pas été donné, et tout ne peut être repris. Il reste quelque chose, dont le récit est la trace, et qui n'est peut-être rien d'autre que l'humanité. Mais d'autres

pistes sont aussi possibles ; soit tout ce qui a été donné est repris, mais tout ce qui est repris n'a pas été donné : cela signifie que le vol excède le don et reprend ce que nous avons acquis par nous-mêmes ; soit tout n'est pas repris de ce qui a été donné, mais tout est donné : mais alors, quel est ce reste ? Soit enfin ce qui n'a pas été donné ne peut être repris ; cela nous appartient en propre. Mais qui en hérite ?

Au terme de cette mise en place qui occupe le premier chapitre de ce cahier, Gabriel plonge résolument dans les souvenirs. Et d'abord la fuite du domicile familial pour aller faire des études de traduction et de littérature comparée en Angleterre, où la parole s'était réduite aux banalités, avec interdiction de parler de la mort de Marianne. Et c'est la première amitié, avec David :

> Certaines personnes qui passent dans notre vie sont comme les déclinaisons d'une nouvelle langue que nous apprenons. Elles nous familiarisent avec une grammaire, elles nous enseignent les premières phrases simples d'un nouvel idiome. David m'apprit qu'il existait des mots pour dire l'amitié, puis le manque quand l'être aimé disparaît. Mais j'étais un remplaçant, rien de plus, et il me faudrait encore du temps avant de comprendre ce que je venais d'entendre. (37-38)

De « ces images tirées d'un album photo idéal » aux mots et au récit qu'en tire David (le récit d'une amitié amoureuse pour un jeune garçon, au Chili), Gabriel reçoit l'illustration du schéma de l'élaboration narrative. Et le récit achevé de David est pour lui un événement à part entière, qui nécessitera du temps pour être digéré et servir, peut-être, à mettre en place un dépassement fructueux.

À l'époque, toutefois, comme il le découvre au moment de rencontrer Léo, l'autre ami qui comptera tant dans sa vie, il ne veut plus croire en la puissance des mots. Mais Léo deviendra plus qu'un ami : un double. Un double qui le précède dans ce cheminement douloureux de la mise en récit du deuil. En effet, Léo a lui aussi perdu une sœur, morte d'une méningite fulgurante. Comme Gabriel, il ne peut pas en parler, jusqu'au soir où…

> Ce soir-là, Léo trouva les mots que je cherche encore. Pendant des heures, il me parla de la mort de sa sœur aînée […]. Il serait exagéré de dire qu'il me donnait l'impression d'être à l'aise pendant son récit, car souvent il tournait la tête, je voyais ses yeux remplis de larmes, il se raclait la gorge […]. Mais le simple fait qu'il parvienne à se confier à moi, dans un flot de paroles ininterrompu […] fut un miracle pour moi. (42)

Ce difficile récit, Gabriel l'oppose au verdict de sa mère, après la mort de Marianne : « Il n'y a rien à dire. La vie continue. J'ai deux enfants qui me restent. » (42) Mais la parole de Léo est un événement clef pour Gabriel, qui annonce le dépassement qui est en train de se mettre en place – dans ce temps paradoxal qui se trouve à la fois au-delà et en-deçà de la diégèse – :

> De si longues années de silence imposé ne se brisent pas en une seule fois […] Je savais pourtant que j'étais au seuil d'un arrachement, je savais maintenant qu'il me faudrait lâcher tout cela un jour – Léo venait de me montrer le chemin. (42)

La relation avec Léo, leur amitié va vite devenir essentielle pour Gabriel – et, on le devine, pour Léo aussi. Après des discussions interminables sur tout et rien, leurs échanges vont prendre une forme plus aboutie, plus littéraire lorsque Léo devra plus souvent partir travailler à Londres. Et c'est ici qu'apparaît cette extraordinaire interaction que permet la mise en récit (et la littérature) :

> Puis surtout, ses lettres me donnaient l'impression de parler de moi autant que de lui. Tant de choses que je n'avais osé formuler même dans mon for intérieur se trouvaient dites avec simplicité et clarté. Tant de sentiments auxquels je n'avais pas vous donner un nom étaient expliqués, analysés. Léo parvenait à me parler de sa vie – et je m'y retrouvais. (43)

Mais l'interaction ne fonctionne que dans un sens : le récit de Léo est tellement identifié par Gabriel comme étant le sien que ce dernier ne répond rien à Léo et demeure silencieux.

Deux amis solitaires… Si Gabriel progresse, il lui faut encore accéder à un niveau « supérieur », qui l'approche de la maturité et de l'âge adulte : la sexualité. Celle-ci, cependant, verra son surgissement lié, du moins dans le récit qu'en fait Gabriel, à la mort et à l'indicible :

> Un soir au début de l'année suivante, ma mère m'annonça au téléphone que son frère aîné, mon oncle Jozsef, était atteint d'un cancer incurable.
>
> Aucune discussion n'était possible avec elle, aucune question possible.
>
> Dieu a donné. Dieu allait reprendre.
>
> Fin de la conversation.

> À l'idée que ce verset biblique allait une nouvelle fois prendre toute la place dans ma vie, à l'idée que personne ne répondrait à ma colère ou à mes questions, je mis la main à mon sexe pour me donner du plaisir. Rester en vie. La faire jaillir. Je ne vois rien d'autre à faire, malgré la honte. (45)

Le double que Gabriel a expérimenté avec Léo n'est pas l'altérité : il est homologie. D'un point de vue sexuel, il est lié à l'homosexualité. Celle-ci était déjà implicite dans le récit de David, qui souffrait de la séparation avec son ami Olivier ; on pourrait la deviner dans la manière dont Gabriel décrit ses sentiments envers Léo, même si la masturbation correspond mieux, d'un point de vue sexuel, pour décrire la sexualité du narrateur à ce moment de sa vie. L'oncle Jozsef reste dans ce cheminement ; en effet, la première fois que Gabriel se rend chez lui, à Montpellier, pour y passer des vacances, il surprend, à travers la porte, des bruits qui trahissent à l'évidence une activité sexuelle. Mais la voix d'homme qu'il entend, il le comprendra plus tard, n'est pas celle de son oncle.

Si Gabriel aime son oncle, c'est cependant pour d'autres raisons (également) ; en effet, il est le seul à pouvoir parler de l'autre tabou parental : la Hongrie.

> Ce pays était une tache aveugle dans notre géographie familiale, et ma mère répétait seulement « C'est du passé tout ça » quand j'essayais de la faire parler, et il ne fallait rien attendre de mon père, plus taciturne encore. (46)

La nouvelle de la maladie de son oncle arrive trop tard : le cancer emporte l'oncle en trois mois et Gabriel ne le verra plus vivant. Mais dans l'anamnèse à laquelle il procède, si le mystère hongrois reste pour l'heure entier, ce souvenir débouche sur un autre, à l'importance sexuelle majeure : la rencontre avec Laura.

Gabriel ne comprend pas comment elle finit par tomber amoureuse de lui. Il est resté silencieux, ou presque, et s'est contenté de lui envoyer quatre ou cinq lettres lors d'un séjour qu'il doit faire en France. Et sa méfiance des mots le conduit à placer leur rencontre sous le signe du non-verbal, du corps et de la sexualité enfin découverte, une hétérosexualité dans le sens, surtout, de partage avec un(e) autre, mais un partage où la parole est interdite, impossible ou inutile selon le point de vue, comme l'illustre la métaphore de son sexe noyé dans celui de Laura :

> J'ai aimé Laura dès l'instant où j'ai entendu son rire. Un tel sentiment échappe à la raison. Il garde son mystère : un homme se croit sauvé par un autre être dont il ignore tout. Sans même un mot échangé.
>
> Son corps était comme son rire, souple et généreux. Sans un mot, elle me guida en elle, enveloppa mon sexe d'une chaleur dont je n'avais pas soupçonné l'existence, pour le posséder, l'inonder, et me mener lentement au plaisir. […] je venais de comprendre que la présence d'un corps aimé peut remplir tout l'espace que la vie nous offre. (49)

Mais pour Gabriel, tout reste lié à la mort : en effet, il comprend, à l'aube de cette première nuit d'amour, que son dépucelage coïncide avec l'anniversaire de la mort de sa grand-mère paternelle, que son père a perdue alors qu'il n'avait que dix ans.

Langage et sexualité ; manque la religion, à peine évoquée au début du chapitre par la notion de honte. Elle revient en force quand, quelques semaines plus tard, le mariage est évoqué. Le père de Laura veut savoir de quelle confession est cet « étranger aux origines incertaines et aux croyances floues » (p. 50). Mais il n'a pas de confession, et cette lacune fait partie des tabous familiaux :

> Les questions adressées à mes parents, notamment quand je voulus comprendre pourquoi je ne pouvais pas aller au catéchisme le mercredi, comme tous les autres enfants de ma classe, étaient toutes restées sans réponse. « Tu n'as rien à y faire, c'est tout. » […] Le sujet de la religion se trouvait évacué par une formule réduite à deux verbes ; Donner. Reprendre. (51)

À cette question, même l'oncle Jozsef ne veut pas répondre. « Tu n'as rien à y faire », ou plutôt, tu n'as rien à confesser…

L'éclaircie viendra, cette fois encore, de la littérature et, plus particulièrement de la Bible. Découvrant que la version achetée dans la petite boutique de M. Stobetzky est « traduite de l'hébreu », Gabriel se décide d'apprendre l'hébreu pour avoir un accès direct au texte :

> Mes parents passaient leurs journées à me parler dans une langue qui n'était pas celle de leurs rêves d'enfant, et j'en avais assez de ce filtre me dérobant l'essentiel : leurs émotions. […] je voulais aller accéder directement à l'essentiel […] j'appris l'hébreu, assez rapidement et avec de plus en plus d'enthousiasme au fil des leçons. Me plonger dans ce monde inconnu d'une langue sans voyelles, voir ma main tracer des lettres de droite à gauche sur la page, et petit à petit, deviner derrière chaque mot une multitude de possibilités et d'histoires m'enivraient, me faisaient

> perdre la notion du temps. J'étais comme possédé par cette jouissance, par cet ailleurs que je croyais pénétrer. Paradoxalement, l'impression d'aller vers quelque chose d'étrange et de nouveau s'effaça très vite devant le sentiment d'être enfin chez moi. (53-54)

Si reprendre répond à donner, Gabriel s'engage dans un processus dont on perçoit que la règle serait : perdre pour retrouver. Et cette perte se jouera encore et toujours à travers la littérature.

Gabriel doit en effet à M. Stobetzky de découvrir la littérature allemande. D'abord à travers Roth et Zweig, auteurs juifs – le récit ne dit pas explicitement que M. Stobetzky, ni d'ailleurs Gabriel, sont juifs, mais c'est de plus en plus évident –, et puis à travers Thomas Mann, auquel Gabriel va consacrer une thèse avant de se voir confier par un éditeur une nouvelle traduction du *Docteur Faustus*.

En attendant, la vie de Gabriel s'organise sur l'illusion du bonheur, avec Laura. Léo rencontre Clare, et Gabriel se demande s'il a réussi à lui confier à elle aussi le secret de la mort de sa sœur. De son côté, lui n'a toujours rien dit à personne, ni à Léo, ni à Laura. Leur bonheur est construit, pense-t-il, sur le choix de Laura : le choix de la légèreté, de la simplicité. Non par bêtise ou naïveté : selon Gabriel, Laura n'est pas dupe de la complexité du monde et des rapports humains. Mais elle veut le bonheur et, pense Gabriel, est tombée amoureuse de lui pour le convertir à cette religion simple et le guérir de sa « solitude maladive » (60).

Il n'est pas inutile, à ce stade, d'attirer l'attention sur un fait : le lecteur ne connaît des intentions et des opinions de Laura que ce que Gabriel lui confie. Autrement dit, tout est filtré par son analyse ou déformé par son objectif. Le même roman raconté par Laura serait très différent, bien que portant sur la même « réalité ». Et le fait qu'il soit à la première personne, sous la forme d'un cahier intime, interdit de prendre connaissance avec précision et justesse de la position des autres personnages.

Mais ce bonheur simple va s'avérer une illusion, pour Gabriel. Et c'est un colloque en Hongrie, à Budapest, sous prétexte de rencontrer d'autres traducteurs de Mann, qui la fera voler en éclats.

C'est la première fois que le couple est séparé, au départ pour quelques jours… qui deviendront un mois :

> Mais ce séminaire m'arrangeait pour bien d'autres motifs encore. M'éloigner de Laura pendant quelques jours, échapper à ce sentiment d'ennui qui s'insinuait en moi de temps en temps. J'avais besoin de mettre entre parenthèses cette belle mécanique du couple parfait que nous avions construite au fil des mois. […] Laura savait à peine que mes parents venaient de ce « là-bas » dont ils ne voulaient pas me parler, elle ignorait ce que ce silence pouvait dire pour moi. […] Près d'un mois plus tard, Laura vint me chercher à l'aéroport […] (61)

Silence, mensonge, indicible… encore et toujours ! Mais plus intéressant encore, c'est cette ellipse (la plus littéraire des formes de silence) qui nous fait passer, sans explication, de « quelques jours » à « près d'un mois plus tard ». Et si, légitimement, Laura lui adresse un reproche à son retour, ce n'est pas tant pour cette absence injustifiée (du moins à l'égard du lecteur) qu'en référence, encore et toujours également, à l'écriture : « Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? » (62) :

> Notre relation était bâtie sur ce qu'elle croyait savoir de moi, et sa confiance s'était nourrie de ces longues lettres envoyées depuis la France, avant nos fiançailles. Ces lettres où je m'étais mis à nu – enfin, en apparence – alors que nous nous connaissions à peine. Maintenant que nous étions mariés depuis deux ans, je lui adressais seulement du silence. (63)

Aux questions de Laura, à la question de Laura, Gabriel ne peut opposer que ce silence, cette impossibilité de parler qui prolonge l'impossibilité d'écrire. Et le fossé qui vient de se creuser, à cause de ce voyage en Hongrie, est une fois encore rapproché de l'écriture :

> Il me fallut ce séjour […] pour comprendre que je n'étais pas cette page blanche sur laquelle nous pouvions écrire l'histoire de notre couple. […] une autre histoire était en train de me rattraper, de manière confuse encore, irrationnelle : ce pays avait à voir avec moi, et les lieux où était née et avait vécu ma mère n'étaient pas des endroits comme les autres. […] ce vertige […] me séparait de Laura. Un monde s'était dressé entre nous, un monde dont elle ignorait tout, qui remplissait mes pensées, mon être entier sans doute, mais un monde pour lequel je n'avais pas de mots. (62-63)

Le silence qu'il oppose à Laura est le fils de celui de sa mère. Silence sur la jeunesse hongroise (et les racines juives), silence sur la mort de Marianne. « Silence exemplaire, intimant à un petit garçon de

se taire, même vingt ans plus tard. » (64) Il est surtout l'excuse qu'il avance pour passer sous silence, c'est le cas de le dire, cette première fuite, prélude à celle qui provoquera l'écriture de ce cahier.

On comprend que, dans le schéma événementiel de Gabriel, la rencontre avec Laura et leur mariage a été pour lui une réaction dont il a espéré un dépassement. Dépassement qui l'aurait conduit à vivre cette vie sans mémoire, sans complication, tournée vers le bonheur de leur couple. Mais il ne s'agissait que d'un déplacement. Le passage par l'oubli n'efface pas la mémoire ; celle-ci mûrit, attend son heure. Et si la mort ne s'en mêle pas, les souvenirs resurgissent, d'autant plus impérieux et envahissants qu'ils ont été recouverts d'une chape de silence.

Le nom d'un grand-père sur une tombe à Budapest, le souvenir des plats austro-hongrois préparés par sa mère : le passé surgit, qui viendra empêcher la poursuite du projet de bonheur avec Laura. Pourquoi ? D'autant que le doute est tout de suite présent : la tombe juive de Karel Roth ne peut pas être celle de son grand-père puisque, à en croire le faire-part édité par sa mère, celui-ci est enterré chrétiennement en Autriche. Encore un double mensonger : un homme ne peut pas être enterré à deux endroits, ni être de deux confessions. Comme toujours, Gabriel fuit, passe d'un grand-père (réel ou illusoire) à un autre (illusoire ou réel), d'une tombe à l'autre : le souvenir de l'enterrement de Marianne surgit pendant la visite au cimetière de Budapest, et l'obsession de cette mort qui « ne devait pas être salie par des mots ordinaires » et dont, petit à petit, il a « fait quelque chose en dehors des mots. » (70)

Le soir de son retour, après avoir cherché le calme dans la piscine – où les gestes ne signifient rien – il tente de parler à Laura, en évoquant la synagogue de Budapest en lien avec celle d'Amsterdam. Mais le téléphone sonne, et la conversation est interrompue. Gabriel ne trouve (ou ne cherche) pas d'autre occasion et s'enfonce dans ce qu'il décrit bien comme une trahison, la pire qui soit : non pas l'adultère, mais le silence, le mensonge. Il sait, il devine où cela va les mener, mais il ne fait rien pour changer.

Gabriel n'a même pas à agir véritablement. Il se réfugie dans le silence et dans l'excuse professionnelle de sa traduction. Mais l'éditeur l'informe que le projet est annulé… Même cela, il ne le dit pas à Laura.

Il va pourtant poser un acte, en parfaite cohérence avec tout ce qui précède : lui qui est incapable de parler, même à sa femme ou à son meilleur ami Léo, va écrire. Pas à Laura : à Léo. Un long courrier électronique qui sera la cause de la rupture avec Laura.

Mais cette idée ne surgit pas de rien : Gabriel rapporte à cet instant de son carnet un événement qui s'est produit on ne sait pas précisément quand – mais certainement avant l'annonce de la grossesse de Laura. Un événement qui vient renouer les liens entre amour et mort, à travers le récit et l'indicible. En effet, en deux petites pages, Gabriel rapporte le récit que Léo lui a fait de la mort de sa sœur. Comment, alors qu'ils jouaient ensemble, Charlotte est prise de vomissements violents. Léo l'aide à nettoyer mais n'appelle personne. Du moins pas avant que les symptômes soient très inquiétants. Trop tard : sa sœur mourra bientôt d'une méningite fulgurante.

> Tout cela me fut confié par Léo. Le courage ne lui a pas manqué pour trouver les mots là où ils s'arrêtent pour moi. Il m'a fait cadeau de sa douleur, et je comprends aujourd'hui que la peine et le chagrin peuvent être offerts à une personne aimée, comme le plus beau des cadeaux. (81)

Difficile d'exprimer de manière plus juste le processus de la narration : de l'indicible à la transmission, à la construction d'un récit qui devient à son tour un événement pour celui qui le reçoit. Un cadeau, parce qu'il s'inscrit dans la solidarité humaine, mais aussi parce qu'il offre à un autre dans la détresse la preuve qu'il est possible de surmonter celle-ci, de forger un discours sur un événement qui semble inimaginable, indicible et intransmissible.

La chaîne d'événements est plus complexe encore, à en croire le journal de Gabriel :

> Par moments, l'idée que ma lettre a dû émouvoir Léo malgré tout me console.
>
> Une lettre égoïste pourtant. J'avais besoin de lui, après avoir accueilli la nouvelle de cet enfant qui allait naître avec des bégaiements de stupeur. Il n'empêche : je me suis enfin ouvert à lui grâce à Laura. Tout comme Laura a pu venir à moi grâce à lui – mais moi-même, j'ai du mal à y voir clair. (81-82)

L'annonce par Laura de sa grossesse est l'événement 1, dans cette partie de la chaîne, qui fait passer Gabriel à la lettre à Léo. Mais la lettre de Léo, qu'a-t-elle permis ? Rien, sans l'annonce de cette grossesse. Parce qu'ainsi, sont réunis à nouveau le verbe et la sexualité, avec l'ambiguïté du double et de l'homosexualité :

> Soyons honnêtes, Léo : nous sommes amis parce que nous nous reconnaissons l'un dans l'autre. Ou plutôt, nous retrouvons notre propre douleur dan l'autre, nous voyons l'être blessé. Les petites variances de nos biographies ont si peu d'importance […] nous partageons le souvenir d'une douleur qui exclut les autres. (87-88)

C'est à Laura qu'il devrait parler, comme il le confie à Léo, mais il n'a jamais été capable de le faire ; cette incapacité, il l'exprime à Léo, parce que Léo a dit l'indicible. Parce que Léo a dit la culpabilité que l'on pouvait éprouver par rapport à la mort de ses proches ; aurait-il sauvé sa sœur s'il avait averti plus tôt ses parents ? À Laura, pense-t-il, il ne pourra jamais plus parler, parce que le temps écoulé est trop long, et de même pour le silence qui s'est installé entre eux. Laura croit que le temps dénouera les nœuds chez Gabriel, mais lui est convaincu du contraire.

L'annonce de l'enfant déclenche donc non pas un discours à celle qui en a le plus le droit, mais à Léo. Gabriel est pourtant heureux de cette naissance annoncée, du moins le dit-il. Mais surtout, cet enfant est « l'impensable » (84). Impensable, inimaginable, donc indicible, donc intransmissible. Pourquoi ? Parce que, d'abord, il s'imagine tout aussi muet face à son fils qu'il l'est face à Laura. Mais plus encore, à cause de la mort de Charlotte et de Marianne :

> Est-ce pour cela [le fait que Léo a su trouver les mots pour dire la mort de sa sœur] que la mort vient me hanter toutes les nuits, et que la peur de te perdre, de perdre Laura, de perdre ceux que j'aime, me réveille tous les matins ? Comme un coup sec dans le bas-ventre, m'empêchant de respirer, m'étouffant ? Alors si je devais avoir un enfant, Léo, comment pourrais-je survivre à cette idée de le perdre, ne serait-ce qu'une nuit ? (87)

Les mots de Léo ont rendu consciente cette peur de la perte. Laquelle, « comme un coup sec dans le bas-ventre », vient nier la sexualité et ce que celle-ci produit : la vie.

Derrière cette peur – si difficile à confier à Laura ? –, se profile autre chose. Perte et manque sont liés. Mais le manque qu'exprime Gabriel, et au-delà, l'amour réel, à travers les mots échangés, ne concerne pas Laura mais Léo, ce « frère() jumeau() emmuré() dans la même solitude » (90) :

> C'est pour ça que j'avais besoin de toi, d'entendre ta voix, de la même manière qu'on a parfois besoin et non pas envie de faire l'amour.

> Pendant nos soirées, ces longues soirées passées ensemble, tu parlais bien plus que moi. J'étais comme ivre de tes paroles, et en me retrouvant seul dans ma chambre après, souvent je ne savais pas comment passer de ta présence au silence. Quelque chose en moi se contractait douloureusement, j'avais l'impression que l'air venait à me faire défaut, mais j'ai mis du temps à avouer que cela s'appelle le manque. Tu me manquais, c'était aussi simple que cela, et à chaque nouvelle séparation, je me sentais désemparé. Dans nos échanges, j'étais celui qui recevait, sans savoir quoi offrir en retour. (88)

Il finit son mail en disant que « tout ira bien » (89) et que Léo ne doit pas s'inquiéter. Mais c'est un mensonge. Son discours ne s'adresse pas à la bonne personne et ne dit pas ce qu'il devrait dire : c'est un discours de déplacement.

> Léo était la seule personne à qui je pouvais parler, écrire. Je sais que cela doit blesser Laura au-delà de l'imaginable. Elle était dans la pièce à côté, et il aurait été si facile de… Si facile. (90, je souligne.)

L'annonce de cette grossesse, le souvenir resurgi de la confession de Léo, l'expression ambiguë des sentiments et des peurs de Gabriel, tout cela le conduit au fond de son impasse. L'impasse de l'indicible, qui bute sur les six mots prononcés par son père lorsque le gendarme vint lui annoncer le décès de sa fille : « Dieu a donné, Dieu a repris. » Par réaction, confie Gabriel, il a alors décidé de devenir spécialiste des mots :

> Devenir un spécialiste des mots, oui, mais des mots des autres : ceux des dictionnaires et des langues étrangères, ceux des grands écrivains, ceux de Léo. Des mots dont je pouvais me venger, derrière lesquels je pouvais me cacher. […] S'il était possible de s'abriter derrière six petits mots pour dire un chagrin aussi immense, une absence aussi absurde, aussi intolérable, s'il était pensable d'en terminer avec la nuque brisée de Marianne par quelques mots minuscules, s'il était acceptable de trouver de la sagesse dans les mots de ce verset, alors les mots n'avaient aucun sens. Ne valaient rien. S'ils n'étaient d'aucun secours pour me faire comprendre que ma grande sœur n'était plus là pour me protéger, alors ils ne servaient à rien. Rien.
>
> Croire que les mots sont insuffisants. J'avais seulement dix ans, mais je ne me suis jamais relevé de cette croyance-là.
>
> Jusqu'à la semaine dernière. (91)

Voilà, magnifiquement exprimée, l'impasse de l'indicible. Exprimée parce que, « la semaine dernière », quelque chose s'est passé, qui a modifié cette croyance. Et ce quelque chose, c'est, on l'a déjà vu, la cérémonie du Kippour à la synagogue.

La mort de sa sœur a suscité chez le père les mots de la résignation ; à cause de quoi, le frère (et le fils) se résigne au silence, par méfiance vis-à-vis des mots prononcés par son père – « Dieu a donné, Dieu a repris » –, mots insensés, destructeurs de tout sens. Mais là, dans cette synagogue, si Gabriel ne (re)trouve pas la foi en Dieu, il perd une certitude :

> […]je ne suis plus sûr que les mots soient vraiment insuffisants. Je ne sais plus. Aucun dictionnaire ne vient à mon secours. Aucun modèle n'existe pour ce que je dois apprendre à dire à la femme que j'aime. Je n'ai appris qu'à traduire. Traduire, oui, mais quoi ? Mes sentiments, mes fautes, ma peur ? Comment trouver ces mots nouveaux, des mots qui ne seraient pas seulement les vocables des autres ? Des mots utiles, et surtout : les miens. Je dois les apprivoiser pour aller au bout de ce chemin, reconquérir un à un ces mots interdits, et leur sens. Donner, *reprendre*. (93)

Ce qui provoque ce changement radical, ce retour aux mots, ce sont les interactions que Gabriel a subies du fait d'inconnus anonymes « préoccupés par leurs propres erreurs et nullement par mes tourments » (93), tous ces Juifs occupés à prier pour obtenir un pardon, clef d'une nouvelle année sereine. Dans le schéma événementiel, nous sommes continuellement confrontés à de telles actions qui ne nous visent ni ne nous concernent directement, mais qui nous obligent à réagir et s'intègrent dès lors dans notre expérience et notre vie.

Et, de choc en choc, d'action en réaction, Gabriel, sans foi ni autre loi que celle, refusée, d'un verset biblique et celle, assumée, de la grammaire et du style, se voit réinsérer dans cette religion juive où les individus sont continuellement liés aux autres et où la liberté où ont voulu l'inscrire ses parents et dans laquelle il a cru plonger en fuyant, s'avère une impasse :

> Libre de Bar-sur-Aube et du cimetière de Proverville, libre d'eux et de leur passé, libre de la mort de Marianne, libre des autres. Et aujourd'hui, je me sens dépossédé de mon désir, de mon libre arbitre, comme s'il était impossible de dire non à ce Dieu en qui je ne crois pas. (94.

On croirait lire Maître Eckhart…

Les psychologues de l'école de Palo Alto insistent sur l'intérêt qu'il y a à provoquer une rupture dans les comportements habituels pour susciter des changements parfois majeurs et débloquer des situations qui semblent inextricables. C'est bien ce qui va arriver à Gabriel lors de ce colloque à Budapest – comme quoi, il se pourrait que les colloques servent à quelque chose, mais ce n'est peut-être que de la littérature…

Gabriel y arrive bloqué par le silence de sa mère sur son passé. Il rencontre un certain Janos Almassy, dont le prénom est justement celui du cousin de sa mère, ami de jeux de son enfance, mort soixante ans auparavant. Le surgissement de ce collègue hongrois, par la (dis)grâce de son prénom, fait ressurgir le roman familial, « cette boîte de Pandore que je m'étais juré de ne jamais ouvrir. » (96) Mais, comme de coutume, Gabriel se sent incapable d'adresser la parole à cet inconnu, et moins encore de se confier à lui. Sauf que Janos Almassy rompt les habitudes en ouvrant leurs relations par une confidence tout à fait surprenante :

> Car, croyant que je voulais le voir en privé pour lui parler de notre cohabitation forcée – Janos occupait la chambre à l'étage juste au-dessus de la mienne – et du dérangement qu'il avait effectivement causé la nuit précédente, il m'accueillit par un grand éclat de rire : « Ah, la branlette d'hier soir – je suis vraiment désolé si j'ai fait trop de bruit. Mais ces lits qui grincent… » […] Puis il conclut par sa vision du lien entre sexualité et langage – sujet auquel il avait en effet consacré sa thèse de doctorat en linguistique – en me faisant remarquer : « La théorie, c'est passionnant, mais il ne faut pas se couper de la pratique, non ? Et pourquoi ne pas admettre que nous faisons tous appel à la veuve poignet de temps en temps quand nous sommes bloqués dans nos fichues traductions ? Les plus récentes études en neurolinguistique cognitive confirment d'ailleurs toutes mes hypothèses sur la manière dont l'orgasme active le siège de la parole situé dans l'hémisphère gauche du cerveau. » (97)

Et revoilà le langage lié à la sexualité… Cette fois, par une pratique masturbatoire qui rompt avec le double ou avec l'autre et se retranche sur le seul sujet. Le premier niveau de la déclaration de Janos est amusant, surprenant ; le second recoupe de manière singulière tout ce que nous avons dit précédemment et propose bel et bien à Gabriel une manière de surmonter son blocage – n'est-il pas lui aussi bloquer dans la traduction de ses sentiments ? Faire l'amour avec Laura ne lui a pas permis de trouver les mots, au contraire ; se faire l'amour, s'aimer

lui-même, se replier sur lui pourra peut-être lui apporter la solution. On trouve ici l'amorce de la réaction qu'il va bientôt poser : quitter Laura et s'isoler radicalement.

La première rencontre avec Janos pourrait donc être la cause de la fuite de Gabriel. La seconde, deux mois plus tard, ne sera pas moins déterminante : en visite à Londres, il apporte à Gabriel trois certificats de baptême attestant que ses aïeux, Juifs hongrois, se sont convertis au catholicisme pour mieux s'intégrer dans la société habsbourgeoise. La réaction de Gabriel est pour le moins contradictoire : devant Janos, il ne manifeste aucun intérêt particulier à cette découverte. Mais dix jours plus tard, il se retrouve dans la synagogue de Golders Green – tout en affirmant être là par hasard et ne rien partager des « certitudes communautaires » de ces Juifs « échus depuis des décennies dans ce quartier tout à fait quelconque de Londres » (100). Mais il avoue néanmoins que ce sont ces « inconnus » et Janos « qui [lui] ont fait comprendre que les mots ne servaient pas seulement à jouer aux échecs avec les dictionnaires. »(100)

Quittant Janos, les certificats dans sa poche, Gabriel va se réfugier dans une librairie, un de ces lieux où il perd toute notion du temps. Là, il se laisse envahir par les souvenirs de son oncle Jozsef et tombe, par hasard, sur « une traduction anglaise de *Jérémie* de Franz Werfel […] un des romans préférés de mon oncle. » (103) Le titre original du roman de Werfel est *Höret die Stimme*, ce qui explique le commentaire de Jozsef à son neveu bouleversé par la lecture : « Tu comprends que "suivre sa voie" peut aussi s'écrire avec un x ? » (103) Si Werfel, compagnon de Kafka et de Brod, juif allemand lui aussi tenté par la conversion et passionné par Thérèse Soubiroux, contraint de fuir l'Allemagne avec son épouse Alma, la veuve de Mahler, s'offre ainsi en mise en abyme du destin de la famille de Gabriel, c'est que son livre peut être celle du roman qu'écrit Gabriel. En tout cas, il se pose en objet transactionnel : il va représenter l'oncle mort, qui aurait pu lui parler de cette famille lointaine et disparue, mais aussi l'oncle Janos mort trop jeune, comme sa sœur Marianne, le livre jouant à nouveau le représentant des vies interrompues prématurément : « Un récit inachevé, une phrase tronquée, une page déchirée. » (104)

Dix jours plus tard, a lieu l'office de Kippour auquel Gabriel assiste, accueilli par les Juifs en prières comme si rien n'était plus normal. Lui qui n'a aucune religion se retrouve entraîné dans la parole biblique, comme le Jérémie de Werfel :

> Werfel avait transformé en vrai roman l'histoire d'un garçon qui ne comprend pas ce qui lui arrive, mais qui se lève et qui dit non, qui va y laisser sa peau, tout simplement parce qu'une voix lui souffle de le faire. (103)

Et n'est-ce pas la même chose qui lui arrive ?

> Tous ces hommes ont fait résonner le mot pardon au plus profond de moi. […] leur prière me transperça les entrailles. Oui : une sensation violente dans le bas-ventre, que je ressentis, comme une épée plantée en moi, me coupant en deux. (105)

Deux cas où un récit achevé vient se poser en événement pour celui qui le reçoit et provoquer chez lui une réaction forte, violente. Ce n'est pas la première fois que Gabriel est frappé dans le bas-ventre : déjà lorsque Léo a trouvé les mots pour lui dire la mort de sa sœur et que Gabriel est terrassé par la peur de perdre ceux qu'il aime, et plus encore cet enfant qui pourrait naître de lui. Le bas-ventre et, implicitement, la sexualité sont à nouveau menacés, et de manière plus violente encore, l'épée pouvant symboliser la castration mais aussi, par la coupure en deux, la naissance refusée d'un enfant, chair de sa chair. Et s'il évoque à nouveau l'amour qu'il faisait avec Laura, si fusionnel que « tous les dictionnaires du monde resteront à jamais muets devant la beauté de notre musique » (107), c'est pour, de coupure en rupture, conclure sur cette naissance :

> Son corps me manque, *nos corps* me manquent. Le mien dans le sien. C'est là, précisément, le point de rupture : nos corps enchevêtrés qui ont engendré. Nous avons commencé une page d'écriture pour laquelle toute grammaire me fait défaut. Cet enfant, je ne sais pas comment lui parler, et quelle syntaxe lui enseigner. Dans quel dictionnaire trouver les mots ? C'est pour cela que je suis parti. Ce nouveau chapitre devait s'écrire sans moi. (107)

Mais cette explication n'est pas tout à fait juste ; dans la foulée, Gabriel revient sur le moment du récit où il a envoyé le mail à Léo. Laura trouve le mail, par hasard, le lit et en ressent une terrible tristesse :

> Je la vis secouer la tête, très lentement, l'incrédulité se lisait sur son visage, et pour la première fois depuis toutes ces années, un mot me vint à

> l'esprit, un mot qu'elle déteste, un mot pour les faibles, comme elle disait, un mot pour ceux qui se cherchent des excuses, comme elle disait, un mot qui n'avait rien à voir avec la vie qu'elle avait décidé de mener, mais si, cette fois le mot s'appliquait bien à elle : elle était *désemparée*. (109)

Face à cet événement, qui va susciter non pas tant le départ de Gabriel que, d'abord, celui de Laura (et que Gabriel n'a pas encore avoué), il part d'image (l'incrédulité sur le visage de Laura) pour aboutir à un mot, après avoir répété six fois le mot « mot », particulièrement intéressant de notre point de vue, et qui n'est certainement pas contraire à la volonté du narrateur, habitué compulsif et masturbatoire des dictionnaires : « désemparé », dont le premier sens est « privé de ses moyens d'action » ; « désemparer », dont le premier sens est « abandonner un endroit », ce que Gabriel et Laura vont faire dans les heures qui suivent cette discussion, mais aussi « faire perdre à quelqu'un ses moyens en l'abandonnant à lui-même », ce qui est exactement ce que va faire Laura par rapport à Gabriel. À ce mot honni par Laura, elle répond par un autre : « pitié ». Mot pour mot, maux pour maux. Celui-là est aussi difficile à digérer pour Gabriel que « désemparé » pour Laura. Elle passera de l'abattement à l'abandon, passage que lui autorise les sens du mot ; Gabriel, lui, frappé par le mot/verbe (presque) divin, glissera lui aussi, ce qu'autorise l'étymologie, de la pitié à la piété.

Et quand, rentrant de la piscine où il cherché à se laver de ce mot qui lui laisse un mauvais goût en bouche (alors qu'il ne l'a pas prononcé), il trouve un autre mot dans l'appartement vidé :

> Sur son secrétaire, ce mot : « Ne m'appelle pas. JE t'appellerai. » Le mot je souligné trois fois. (109)

Dieu appelle Jérémie qui finit par se soumettre au verbe divin ; Laura quitte Gabriel et promet de l'appeler plus tard. Mais Gabriel n'attend pas ; il quitte à son tour l'appartement, sans laisser le moindre mot, et « après avoir jeté son mot à la poubelle. » (111) Par le premier vol pour Budapest, où il finit par se trouver dans des bains turcs : les bains de Kiraly. Lui qui a toujours choisi d'aller nager pour éviter de parler à Laura se retrouve confronté à une épreuve pour sa pudeur : devoir se montrer nu devant les autres clients, heureusement tous des hommes. Mais il surmonte cette gêne et finit par oublier « les autres, [s]a nudité embarrassante, et même pourquoi [il] étai[t] venu ici. » (113)

Mais alors que cet épisode semble tellement important, puisqu'il détermine le titre du roman, il correspond à un échec retentissant : Gabriel revoit Janos, passe une nuit dans son château, mais repart pour l'Angleterre après trois jours, conscient que la démarche était vaine et qu'il n'a aucun intérêt à retrouver la trace de ses ancêtres.

De retour à Londres, dans l'appartement où Laura n'est pas rentrée, il passe par la piscine, puis se décide enfin : appeler ses parents, et demander à sa mère de lui parler de Marianne.

> Tu peux me parler de Marianne, je ne sais pas, me raconter des choses que j'aurais pu oublier. Comment elle était. Tu sais, je me souviens de si peu. C'est horrible à dire. Non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas ce que je veux dire, je me souviens de beaucoup de détails, beaucoup de choses, si. Mais en même temps, je ne me rappelle plus bien. Je ne sais pas comment te dire. Puis, son accident. On n'en a jamais parlé. […] Je crois que j'ai besoin de savoir, maman. (118-119)

Mais après cet étrange aveu d'impuissance, cette question aux lisières d'une mémoire et d'un abîme d'oubli, la mère se défile et ne répond pas. Le père s'en chargera trois jours plus tard, par missive interposée :

> Ta mère a été bouleversée par tes questions. Il ne faut plus que tu l'appelles pour ce genre de choses. Je ne vois pas à quoi cela peut servir. Tu vas avoir un bébé bientôt, c'est une grande joie pour nous, et cela devrait l'être pour toi aussi, mais il ne sert à rien de remuer le passé. (119)

On pourrait croire que l'on est dans le piétinement complet. Retour à la case départ : Gabriel veut des réponses à ses actions, et ses parents s'y refusent. Mais Gabriel découvre que les questions ne l'intéressent plus : ce qu'il veut, c'est parler de lui. Construire un récit pour ses parents, inventer une mère « qui aurait d'autant plus besoin d'écouter son fils qu'elle avait perdu sa fille aînée. » (120) Mais cette mère n'existe pas.

Un mois plus tard, Laura le convoque pour l'échographie de leur bébé. Il est ému, il croit que tout va reprendre. Pourtant, alors que des images de vie lui sont montrées, il pense à son père, qui avait refusé les services des pompes funèbres, faisant la toilette mortuaire de sa sœur, puis à son enterrement :

> C'est à cela que je pensais en sortant du cabinet du Dr Waugh. Les bruits du cœur de notre enfant que je venais d'entendre se confondaient avec l'écho des pelletées de terre qui tombent sur le cercueil. Voilà pourquoi j'ai lâché la main de Laura.
>
> Je n'aurai jamais la force de mon père. J'ai plié devant l'échographie de mon enfant ; elle se superposait à l'image de Marianne dans son cercueil. C'est ma seule excuse.
>
> Je ne peux effacer le mal que j'ai fait. J'ai disparu, sans laisser de trace. Certains beaux esprits prétendent que la disparition est la forme la plus radicale de notre liberté. Ils ne savent pas de quoi ils parlent. Je suis prisonnier de mon absence. Et Laura ne connaît même pas l'adresse de ma prison. (123)

À ce stade, parce que, peut-être, il n'a pas construit le récit qu'il voulait offrir à ses parents, Gabriel régresse : les images l'arrêtent, les mots lui sont interdits. La fuite, le déplacement n'est, il le comprend, qu'une forme particulièrement cruelle du piétinement.

Image (l'échographie) et son (l'écho des pelletées de terre) s'entremêlent, comme la vie et la mort, mais la graphie de la vie ne parvient pas à triompher de la tombe : « Comment vivre lorsque la poussière et la mort s'infiltrent dans nos nuits ? » (124) Et le leitmotiv revient :

> J'avais donné la vie. *Donner*, sans comprendre : je n'avais pas soupçonné qu'une fois la volupté disparue, ce mot allait reprendre sa place dans cet enchaînement figé, cette règle d'airain énoncée par mon père. La jouissance m'avait fait oublier qu'après l'étreinte, le mot *reprendre* revendiquerait ses droits. Mais cette première échographie de notre enfant me rappela qu'il nous est impossible, à chacun d'entre nous, d'oublier sa grammaire intime trop longtemps. (124)

Image et mot : l'impasse dans laquelle Gabriel reste enfermé, rebondissant de don inutile en perte irrémédiable. Il le sent : tout est question de langue. L'animal qui se reproduit ne se pose pas la question, ne réfléchit pas au fait qu'en donnant la vie, il offre à la mort. Grammaire : il lui faut passer au récit. Organiser les images et les mots, pour Laura :

> Maintenant, loin de Laura et de mon enfant que je n'ai jamais vu autrement que sur l'écran d'un appareil d'imagerie médicale, je marche dans les rues de Londres, puis en rentrant le soir, je me mets à noircir des pages. Depuis une semaine, depuis que le son du shofar m'a poussé hors

> de la synagogue, je passe plusieurs heures par jour à lutter, ligne après ligne. J'essaie de réapprendre tous ces mots, tous ces mots qui m'ont manqué. (124)

Qui lui ont manqué : qui ont creusé ce manque en lui. Mais aussi le manque, la trahison, la première, originelle, envers Laura et Léo : au début de sa liaison, se souvient-il alors, séparé de Laura dont il se demandait ce qui avait pu la séduire en lui, il se met à lui écrire de longues lettres, émouvantes, qui achèveront de rendre la jeune femme amoureuse. Mais, tel Christian et Cyrano, Gabriel vole les mots et les phrases de Léo, en recopiant les lettres que celui-ci lui a envoyées. L'histoire de Léo, à la fois si proche et si différente de la sienne, il se l'est appropriée pour s'attacher Laura. Il a trahi les deux et se le reproche aussi amèrement. Plus encore vis-à-vis de Léo, dont il a appris, par la presse, le décès du père. Il imagine son ami sur le chemin du cimetière, comme lui enfant derrière le cercueil de sa sœur. Le père de Léo qui rejoint sa fille morte, comme Marianne.

Car avant de revenir éventuellement vers Laura, Gabriel doit régler ses comptes envers son double. L'histoire de Léo est proche de la sienne, mais elle n'est pas la sienne. Les mots de Léo pourraient être les siens, mais ils ne le sont pas. Tout récit s'offre en événement à qui le reçoit, mais il faut que l'auditeur, à partir de là, construise son propre récit, car les phrases des autres sont des vêtements toujours mal taillés.

> Léo occupe mon esprit, mes pensées. Ma trahison envers lui m'empêche de dormir. Seulement, Laura est la mère de mon enfant. Elle détient la clef d'une autre vie dont je me suis exclu. J'ignore si Léo pourra un jour retrouver cette confiance qu'il avait en moi. Je ne sais pas non plus si Laura pourra comprendre. Mais mon fils doit savoir. D'une manière ou d'une autre. (131)

Mais de quelle manière ? Le roman ne tranche pas. Dans la synagogue, Gabriel apprend une prière :

> *Ouvre-nous la porte !* Les croyants la récitent un peu avant la fin de Yom Kippour, demandant ainsi l'inscription dans le livre de la vie. (131)

Gabriel réussira-t-il à écrire ce livre de la vie, cette page nouvelle pour son fils ?

> La rue dans laquelle se trouve la synagogue de Golders Green porte ce nom étrange, The Exchange. *L'échange*. M'est-il encore permis d'échanger une autre vie contre la mienne ? Ouvrir une nouvelle porte, et trouver un autre chemin ? (133)

Échanger une vie contre la sienne : en faisant cela, Gabriel restera dans le double, dans le déplacement. Il n'y a qu'une vie, qu'une réalité. On n'échange pas sa vie, même pas l'ex-ange Gabriel. Mais ouvrir une nouvelle porte, emprunter un autre chemin, voilà qui serait un dépassement. Un cheminement, « un pas devant l'autre » (133) où, après avoir donner une vie que la mort va reprendre, on reprend à la mort pour donner la vie.